

Un recension de *Johannes Kiersch*

Rudolf Steiner : *Écrits sur la mystique, essence des Mystères et histoire des religions*, Écrits — édition critique (SKA) Vol. 5. édité et commenté par Christian Clement, Stuttgart-Bad Cannstat, Bâle, Frommann-Holzboog, 2013.

La parution d'une première édition critique des œuvres de Rudolf Steiner dans une maison d'édition scientifiquement renommée, non anthroposophiquement orientée, et la multitude des réactions qu'elle a provoquées dans les pays de langues anthroposophiques, éclaire d'une manière symptomatique la manière dont actuellement s'amorce une nouvelle phase dans la fréquentation de l'œuvre et de la vie du fondateur de l'anthroposophie. Christoph Lindenberg avait remis en cause de vieux tabous, avec ses écrits sur l'accès de Rudolf Steiner au christianisme, dans sa chronique et sa grande biographie de 1997. Des années durant, on discuta pour savoir s'il y avait des contradictions entre les premières œuvres philosophiques et les écrits anthroposophiques au sens étroit du terme, après le tournant du 19^{ème} au 20^{ème} siècles, pour savoir s'il était recevable, voire même indispensable, d'interpréter totalement pour elles-mêmes des déclarations primitives de Rudolf Steiner qui semblaient à première vue inconciliables avec celles plus tardives, ou bien même de les qualifier exclusivement d'exaltantes, à partir des circonstances de leur naissance ou en incluant la compréhension de soi de l'auteur, telle qu'elle résulte, par exemple dans *Mein Lebensgang*, son autobiographie. Le débat s'aggrava dernièrement avec la lutte riche d'instructions sur le concept de liberté chez Steiner dans la revue *Anthroposophie*. Avant déjà, l'œuvre beaucoup citée de Helmut Zander (2007) avait revigoré de vieux malentendus, selon lesquels le fondateur de l'anthroposophie n'avait été rien qu'un plagiaire et un éclectique.

Dans cette situation, il est indubitablement d'une grande importance d'avoir une édition techniquement élaborée de l'œuvre, selon les échelles de mesures philologiques les plus récentes, qui est organisée de fond en comble d'une façon bienveillante à l'égard de son utilisateur, en rendant accessibles par des notes de bas de page les premières rédactions et toutes les corrections ultérieures, ainsi que les citations de Steiner tout en redonnant plus ou moins librement des textes étrangers comparés à la teneur textuelle originale, tout en offrant par dessus le marché des aides de compréhension qui dévoilent les rapports avec l'ensemble de l'œuvre ou bien toutefois qui les laisse apparaître comme éventuels. La recherche académique sur Steiner et avec elle une succession de journalistes reconnaissants, qui s'étaient pourtant laissé aller, après la critique absolument problématique de Zander, à ne plus répondre, dans l'opinion qu'il n'y eût désormais rien de plus à dire sur Steiner. La perspective de l'édition souligne bien au contraire en cela l'audace du nouveau projet, avec la question de savoir « si le discours académique actuel est peut-être passé à côté du cœur de ce qu'il y a effectivement dans ces textes sans le voir ».

Ce qui est prévu, c'est huit volumes d'une édition critique (SKA : *Steiner Kritische Ausgabe*) des écrits de Steiner publiés jusqu'en 1910. L'éditeur responsable Christian Clement de la *Brigham Young University* de l'Utah, USA, commence avec le cinquième volume qui englobe l'ouvrage sur la mystique de 1901 et l'exposition du Christianisme en tant que « fait mystique » de 1902, et aussi, pour la raison que ces deux écrits, en comparaison des diverses rédactions qu'ils ont subies, en apprennent beaucoup sur la manière de travailler de Rudolf Steiner. Le chapitre sur l'Apocalypse de l'ouvrage sur le Christianisme a, par exemple, connu des élargissements particulièrement nombreux.

Comme premier résultat de recherche, que Clement justifie en détail dans la partie commentaire, se présente une idée surprenante qui remet clairement en question l'hypothèse d'une « rupture » dans l'évolution spirituelle de Steiner autour du tournant du siècle : dans les écrits précoces, de même que dans les ouvrages sur la « Mystique » et le reste de l'œuvre de Steiner, il s'est sans cesse et toujours agi de comment l'évolution de la conscience du Je humain, qui commence par la confirmation de la conscience de soi dans le penser pur, prolonge et poursuit d'une façon auto-responsable l'évolution naturelle parvenue à une fin. L'enthousiasme de Steiner pour Friedrich

Nietzsche et Ernst Haeckel, la lettre, beaucoup citée, adressée à un jeune ami sur l'expérience d'éveil réalisée en lisant un écrit de Schelling, des indications déjà dans les principes généraux de 1886 et dans les écrits sur Goethe, dans l'essai débouchant dans un anarchisme radical sur l'égoïsme dans la philosophie¹ de 1899, s'enchaînent ensemble sans rupture avec les deux ouvrages sur la « Mystique » et tous les autres plus tardifs, de sorte que les élucidations de Steiner, considérées dans cette perspectives, par exemple dans *Mein Lebensgang*, n'ont aucunement plus besoin d'être décryptées comme autant de manœuvres interprétatives et sont au contraire en droit d'être comprises comme le renforcement d'une grandiose idée fondamentale. Sciences naturelles et mystique sont par conséquent des mouvements de quête spirituelle procédant de la même impulsion et se laissant associer. Chez l'être humain le fond d'être divin accède ainsi à lui-même. Les anciens Mystères trouvent leur continuation dans le vouloir individuel des êtres humains libres. Pour Clement, de telles déclarations s'enchaînent ensemble vers une herméneutique idéo-génétique avec des conséquences de philosophie existentielle, nécessitant une investigation plus poussée (p.260).

Là où cela devient difficile, où le lecteur, qui n'est pas touché par les arguties d'une investigation exigeante, se voit placé devant la question de savoir si Steiner avait été possiblement lui-même un « initié », donc s'il avait lui-même traversé les épreuves des Mystères dépeintes par lui. Ainsi Clement commente des descriptions de Steiner de la situation d'âme du mystique Tauler à la fin du Moyen-Âge, qui, par l'entremise de son « maître », l'Ami de Dieu d'Oberland, en arrive à l'illumination, dans les termes suivants :

« À cet endroit, pour la première fois dans son œuvre, Steiner sort de son rôle d'érudit et parle plus ou moins à découvert, par la voix de « l'initié », ou selon le cas, du maître spirituel. Lorsqu'il se refuse quelque peu « par une investigation importune » à dévoiler l'incognito d'un initié, lorsqu'il revendique d'appartenir à un groupe particulier d'êtres humains, qui « seul comprend la lecture des écrits qui sont en ligne de compte », lorsqu'il indique que certaines choses ne sont déterminées que pour des initiés — « de cela, je ne peux encore rien savoir pour qui cela entre en ligne de compte » — alors s'annonce la voix de l'autorité particulière que revendique l'ésotériste, laquelle est caractéristique des écrits anthroposophiques de Steiner et de l'œuvre des conférences. » (p.259).

En ce point signifiant de son oeuvre, Steiner surgit par conséquent dans le rôle de l'initié ; il fait ainsi comme si. Qu'il fût possiblement de fait un initié, cela ne doit pas encore être examiné ici avec soin pour l'instant. En parler sans façon mettrait en danger la neutralité de la conception du monde chez l'historien et la bonne réputation de celui-ci.

D'un manière analogue au commentaire sur le Christianisme en tant que fait mystique au sujet de la caractéristique de Steiner chez le philosophe grec Héraclite, dont il y dit : « On considère formellement ses traits, lorsqu'on sait se remémorer qu'il porta des intimités cognitives en lui, dont il savait que toutes ses paroles ne pouvaient que les signaler et non pas les exprimer. » À ce sujet Clement est d'avis que c'est « l'un des endroits où Steiner s'exprime nettement d'une manière vague, en se voilant avec cela lui-même dans l'aura d'un « initié ». Il n'est pas évident de savoir s'il se réfère par les « traits » d'Héraclite à une présentation imagée du penseur, aux traits de son caractère, tel qu'il s'exprime dans ses fragments, ou bien à une source cognitive par ailleurs non mentionnée. » (p.300) Que l'on puisse bien savoir à quelle « source cognitive » fait ici allusion Steiner, cela reste obscur. Provisoirement, on ne peut pas encore en discuter scientifiquement. Pour le lecteur anthroposophiquement orienté, de telle manœuvres d'évitement ne sont aucune raison d'indignation. Elles correspondent à la situation de la recherche actuelle, et qui peut se modifier à tout moment².

¹ Traduit en français par mes soins et accessible sur simple demande, sinon on peut le trouver sur le site de l'IDCCH.be

² **Par exemple**, si entre deux investigateurs de l'esprit, le **même contenu spirituel** est constatée et décrit d'une manière également compréhensible aux non chercheurs, ce qui revient à dire que ces deux investigateurs connaissent et respectent alors le principe d'intersubjectivité qui règne dans la science ordinaire courante. Encore fait-il avoir deux authentiques investigateurs de l'esprit qui **se parlent sans s'affronter**, comme le font en ce moment, par exemple, Judith von Halle et Serge O. Prokofiev. **DK**

Un problème en marge qui pourrait jouer un rôle problématique dans la suite de la discussion, c'est le fait qui ne peut pas passer inaperçu de l'accumulation méticuleuse de matériel que, justement dans les deux ouvrages sur la « mystique », Steiner reprend très librement des écrits d'autres auteurs consultés par lui, en citant par-ci par-là des passages entiers, sans en signaler ni en donner les sources. C'est d'autant moins embarrassant d'abord qu'il n'y paraît. Car Steiner n'écrit pas en historien ou philologue. Il utilise ce qu'il trouve, en illustration aux grandes idées, qu'il a lui seul défendues à partir de lui-même. Pour lui, il s'agit d'un message d'une importance inouïe, justement celui auquel Clément renvoie si brillamment avec son concept d'herméneutique idéo-génétique. Tout le reste n'était pour lui que chose secondaire, sur lequel il y avait peu d'attention à porter. Clément a beaucoup entrepris avec son sujet, et il est compréhensible qu'il veuille se limiter aux écrits qui se succèdent jusqu'à la « *Science de l'occulte en esquisse* » de 1910, même s'il n'exclut pas d'aller au-delà. Dans les écrits plus tardifs, Steiner a peu ou pratiquement rien modifié. Il se peut que, pour cette raison, ceux-ci deviennent moins attractifs pour les philologues. Ce serait fatal que la recherche ultérieure solidement fondée de la SKA négligeât dans ses tentatives d'interprétation des textes importants, clefs méthodiques de 1911 à 1925, dans une mesure suffisante en incluant : la conférence de Bologne de 1911, l'ouvrage *Les énigmes de l'âme*, et de nombreux essais. Des problèmes, qui semblent dans l'intervalle non encore touchés, pourraient ainsi revenir au centre du dialogue indispensable. En tout cas, le premier volume qui se présente de cette nouvelle édition est un signal bien prometteur pour tout ce qui est censé suivre, peut-être même plus rapidement que nous le pensons éventuellement aujourd'hui. Le volume 7 de la série, qui doit paraître au premier semestre de 1914 (préface de Gerhard Wehr), apporte les « écrits sur l'apprentissage cognitif » : « Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ? » et les « Degrés de la connaissance supérieure ». On est en droit de l'attendre avec impatience.

Das Goetheanum, n°41/2013.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Les notes de bas de page sont seulement du traducteur